

# Lettres aux marges du village

ASA HENDRY

Chère Mariuschla,

Un tas de péquenauds, dans les villages là-haut, rien d'autre.

C'est ce qu'on dit mais ce n'est pas tout à fait vrai.

Toi, Mariuschla, ma tante de Surval,

tu n'es ni paysanne ni servante, mais à vrai dire bergère de montagne.

Chapeau de feutre sur la tête, tu comptes les vaches, biffes des chiffres sur la feuille, écriture pâlie – ça goutte depuis le bord du chapeau. Tu vois de loin les sabots mal en point, tu connais le remède à chaque écorchure. Le matin, les tétines – ton horoscope du jour. Tu lis avec tes mains les ligaments des génisses, retournes leur queue et dis à voix haute: Il faut encore du temps, le veau se fait attendre. Ton visage sérieux – ton front pensif.

Le loup sillonne la vallée.

Tu préfères fendre du bois, quand le temps est mauvais, au premier souffle d'automne qui transperce la moelle. La cognée saisie de tes mains travailleuses – un jour, tu auras des mains comme des pelles. Ta peau, Mariuschla, est du papier de verre, rêche comme la langue des veaux. À l'époque, mes boucles y restaient crochées, quand tes mains labouraient l'enchevêtrement de ma crinière.

J'avais refusé la douche et tu m'avais menacée de me raser le crâne.

Nette et nue – la coupe printanière.

J'étais souvent assise sur ton bras quand tu faisais tes commissions à la Migros d'Ilanz. La tête appuyée contre ta joue, le pouce dans la bouche, le front échaudé, une enfant en sueur. Comme sur un grand navire, j'étais à la balustrade. Je veillais aux dangers malveillants. Requins, écueils et déferlantes au comptoir de la pâtisserie.

De là-haut, je voyais tout.

Mon regard d'enfant était fermement noué – le tien avait les mailles larges.

Dans la file devant la caisse, on tournait la tête. Toi, ma tante grande comme un roc, tu as tenu tête à tout le monde et tes souliers ont laissé des traces de montagne, de la bouse et du terreau sur le plancher blanc.

Bouse et terreau sur le plancher blanc.

La lampe au néon crépitait et la caissière de la boucherie avait compté les sept poils à ton menton. Au bistrot, ton allemand maladroit avait suffi pour obtenir un café.

Dans la vallée, notre village était connu pour trois histoires tordues: celle du Giachen-Toni qui avait frappé la vache mère avec son fusil chargé, celle du Pieder Stuern, Pierre le Souïl, qui notait chaque sou que sa Lidia dépensait et la tienne, ma tante de Surval.

Une péquenaude, disait-on au village.

Un gros bœuf, la Mariuschla da Vadials, la Mariuschla aux Veaux.

J'avais commencé à avoir honte d'être ta filleule.

Le village, je m'en fous, disais-tu souvent.

Je ne l'ai jamais cru.

Mariuschla, noix aux mille coquilles. Maillot thermique, t-shirt, laine, feutre, tu ne les portes pas que sur tes reins, mais aussi sur tes sentiments. Tu es aussi âpre qu'une tige de saule. Tu ne t'es jamais cassée, seulement pliée. Tes yeux d'herbe sont de verre, verts et sombres et sans larmes. Tu vas toujours bien – même quand tu vas mal.

Quand la neige ramollit par le foehn, je reviens chez toi à la cabane. Aujourd'hui, je viens en visite. Je frappe, j'attends, je te vois dans le même coin où tu te tiens depuis des années. Tu es assise là et tu lis, tes mots plus raides que tes mains.

Tante, dis, au moins, te sens-tu seule?

C'est comme ça, que veux-tu y faire.

Un loup sillonne la vallée.

Tante, ce poème est pour toi:

*You tilt your head,  
the horse leans in.  
A breath is sewn into the ground.  
When you were young,  
you used to carry a flower behind your ear,  
the flower of shame.  
Now you chew  
the blade of grass.*

*Tu penches la tête,  
le cheval s'y appuie.  
Un souffle est cousu dans le sol.  
Quand tu étais jeune,  
tu portais une fleur derrière l'oreille,  
la fleur de la honte.  
Maintenant tu mâches  
Un brin d'herbe.*

Chère Lidia,

Lidia, toi, ma voisine du temps de mon enfance, tu es encore chaque jour au guichet de la poste. Tu soulèves les paquets, tu affranchis les lettres. Tes doigts nerveux détachent les timbres, mettent le tampon sur les noms aux adresses. Tout cela dans le coin à droite, toujours nickel.

Les prix pour l'étranger, tu les récites par cœur, ta voix officielle, aucun pli sur ton col.

Je me souviens de quelques mercredis passés chez toi, sur le canapé, en tailleur, regardant la télévision, mangeant des chips. De KIKA jusqu'au Sandmann. Tes yeux doux n'ont jamais dit non.

Pieder était rarement par là.

Chez toi, ça sentait le chat. Schnurli, Pepi et Simba, chacun avec son écuelle. Entre Pieder et toi, ça n'a pas marché pour les enfants, donc des chats, la télévision et tes voisins sur le canapé. C'est ce que disaient les mauvaises langues.

Moi, je m'en foutais.

Lidia au guichet, tu es la dernière à la poste. L'année prochaine, tu seras remplacée par un placard jaune et une balance grise à côté de la caisse du Volg, dans un coin. La gentrification au village, tu ne connais pas le mot, mais tu sais que ça fait mal au cœur de devoir dire adieu au guichet, à l'odeur des timbres, aux noms de localités lointaines.

Tu as été la première adulte que j'ai vue pleurer. C'était un soir chaud d'été. Nous, les enfants, jouions aux autos avec nos vélos et avions dessiné des routes à la craie sur le goudron. Je me souviens que tu es sortie en courant, la main sur le front et les yeux rougis. Tombée dans les escaliers. Alors je ne savais pas encore que cela voulait dire: le coup de poing de Pieder.

N'est-ce pas curieux? Tu t'es tue et quand même tout le village a su.

Par contre, parlé, ils ne t'ont jamais parlé, à toi, toujours et seulement sur toi et derrière ton dos. Tout un village qui voit, tout un village qui t'a vue te faner petit à petit au guichet de la poste.

Lidia, tu es la misère à la façade en sucre.

Tu es jusqu'aux genoux dans un palud de tension et de honte.

Tu parles peu et toujours à voix basse, des mots pâlis.

Lidia, es-tu si occupée afin de ne pas devoir regarder les gens en face?

Tu es comme un chien sur le seuil. Toujours vigilante, toujours prête à bondir.

Aujourd'hui, je viens te rendre visite. J'ai une lettre à mettre à la poste. Comment ça va? Le guichet ferme l'année prochaine. Je regrette, je réponds, comme si ça servait à quelque chose. C'est pour où, la lettre? La France. Ok. 2.80. Ton silence frappe à la vitre du guichet. Ton silence est un loup édenté.

Dis-moi au moins: te sens-tu seule, ce soir?

*Lidia, ce poème est pour toi :  
Fünfzehn Mal hat die Glocke geschlagen,  
bei zwölf bist du erwacht.  
Der kalte Schweiss  
ist warm geworden.  
Deine Wut so gross,  
wie Berge,  
hast du versteckt  
im Nadelkissen,  
durchbohrt  
und gut gepflegt.*

*Quinze fois la cloche a retenti,  
à douze tu t'es réveillée.  
La sueur froide  
s'est réchauffée.  
Ta colère grande,  
comme la montagne,  
tu l'as cachée  
dans la pelote d'épingles,  
transpercée  
et bien soignée.*

Traduit du romanche (sursilvan) par Walter Rosselli.

## biblio

**Sin lautget**

Chasa Editura Rumantscha, 2018.

**Emalio**

Coécrit avec Flurina Albin, Chasa Editura Rumantscha, 2015.



MICHEL-BÜHRER

## bio

**ASA HENDRY** a vu le jour en 1999 dans le Val Lumnezia et a grandi dans les Grisons. Son travail englobe les champs de la littérature, du théâtre et de la performance, et touche actuellement aux interfaces entre montagne, queerness et animation 3D. Asa Hendry a étudié le théâtre et les Gender Studies à Berne et obtenu un bachelors en études théâtrales appliquées à Giessen, en Allemagne. Le prix littéraire Premi Term Bel de Domat/Ems lui a été attribué à plusieurs reprises et son roman *Sin lautget* (Chasa Editura Rumantscha, 2018) a obtenu le prix littéraire des Grisons. Asa Hendry vit à Giessen et dans les Grisons.

Nous publions en avant-première deux de ses trois «Lettres aux marges du village», à paraître fin avril dans le 18<sup>e</sup> numéro de la revue des littératures suisses *Viceversa littérature* (Ed. Zoé). Un numéro décliné cette année autour de la thématique du corps et intitulé «De la tête aux pieds».

**WALTER ROSSELLI** est né en 1965 dans la Suisse italienne. Il est traducteur et auteur, et vit dans le Jura. *Les Saisons du Méléze* (Tarabuste, 2022) est son dernier récit. Son prochain roman paraîtra en 2025. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse.

Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH)

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn, de la Fondation Minkoff et de l'Association [chlitterature.ch].